

Présentation

Gilles Brunel

Volume 9, numéro 1, 1985

Utopies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006233ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006233ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

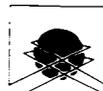
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brunel, G. (1985). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 9(1), 1–6.
<https://doi.org/10.7202/006233ar>

PRÉSENTATION



Gilles Brunel

Département de communication

Université de Montréal

Organisé par la revue *Anthropologie et Sociétés* et plusieurs organismes québécois, un colloque international sur l'utopie a eu lieu les 26, 27 et 28 septembre 1984 à Montréal. Six ateliers ont porté sur les thématiques suivantes : les utopies et le messianisme, les utopies amoureuses, les utopies techniciennes, les pratiques alternatives, les utopies et la science-fiction et la relation entre art et utopie. Sous la direction de Gilles Brunel et de Jean-Bernard Fabre, ce numéro présente quelques-uns des textes du colloque.

Le discours sur l'utopie est parfois contesté. Marcuse n'affirmait-il pas à ce propos que nous vivons actuellement la fin de l'utopie à cause de notre intégration à une société industrielle devenue unidimensionnelle ? On peut se demander ici s'il ne s'agirait pas plutôt de la disparition du discours classique sur l'utopie plutôt que sa fin pure et simple. La notion d'utopie est parfois rejetée comme un outil réactionnaire, voire totalitaire. Hors de tout doute, elle a été et continue d'être utilisée par les forces progressistes et par les forces réactionnaires. Reliée à l'imaginaire social, elle ne peut être mise aux arrêts ou mise sous observation clinique. Elle a connu un impact réel dans les cercles européens qui réfléchissaient il y a un siècle sur le déclin inévitable du capitalisme. Elle a été discutée dans les chambres d'hôtel des socialistes en exil. Au dix-neuvième siècle toujours, elle a fait se déplacer pendant des décennies les Indiens Tupi-Guarani en quête d'une terre idéale sur la côte du Brésil. Aujourd'hui elle hante les rêves d'un Tofler et fait s'émouvoir les enfants du verseau de Ferguson. Elle sait aussi enchantez les lecteurs d'Asimov et de Lem. Elle possède plusieurs visages et elle sait se maquiller d'éléments messianiques et millénaristes qu'elle intègre avec art et aisance. Elle se nomme Terre sans Mal, grand soir rouge, retour à l'empire inca, recherche du Paititi, lutte pour une planète verte, village électronique global, quête de pays autonomes et décentralisés. Elle vient frapper à notre porte et nous feignons de ne pas la reconnaître. En réalité, elle habite déjà chez nous car elle est une des clés-maîtresses de notre imaginaire social.

L'idée d'utopie est souvent associée à des constructions idéales, voire irréalisables sans aucun lien avec l'expérience historique réelle. On la qualifie d'abstraction déshumanisée, de projection visionnaire, de refuge générant ennui et dissidence à long terme, voire de goulag intérieur librement choisi. Si une certaine production intellectuelle et littéraire a donné prise à ce genre de critiques, on ne peut généraliser ces affirmations à toutes les formes de discours et de pratiques utopiques. La pensée utopique a mobilisé des générations d'individus. Que l'on pense à la recherche du passage vers l'Orient si important en Occident au quinzième et seizième siècle. Bernard Saladin d'Anglure a fait l'hypothèse que les notions de « Canada », de « Québec », d'« Indiens » sont le fruit de cette recherche passionnée. Il ne faudrait pas oublier ici l'attraction inverse soit celle de l'Occident sur l'Orient. Ces pratiques utopiques ne sont pas les seules importantes car il y a aussi des expériences régionales et locales. Que l'on pense aux rébellions incas axées sur le retour d'un leader décapité par les Espagnols, que l'on pense à la construction des réserves jésuites au Paraguay, aux révoltes Canudos du Brésil. Nous sommes loin des constructions sans lien avec l'histoire réelle puisque des milliers d'individus ont payé de leur sang la constitution d'un monde différent.

Il s'avère utile de distinguer entre plusieurs concepts associés à l'utopie. La figure suivante établit des liens entre mythe, millénarisme, messianisme et discours historique.

	<i>Temps cyclique (liens indirects avec l'histoire)</i>	<i>Temps linéaire (liens directs avec l'histoire)</i>
1. Mythe	X	
2. Millénarisme	X	
3. Utopie (Distopie) (Uchronie)		X
4. Messianisme		X
5. Discours historique		X

Le mythe vise à traduire l'expérience des origines et à interpréter les actions propres à une culture. Le mythe explique l'origine du social et son maintien tout en indiquant la nécessité pour une culture de s'alimenter d'opérateurs logiques. La naissance du social va de pair avec la nécessité de maintenir des prohibitions spécifiques touchant les unions et les alliances. De son côté l'expérience millénariste fait référence à un âge d'or où la souffrance et les pénuries ne se font pas sentir. Si dans un temps cyclique, le millénarisme force les individus à se repentir d'une faute commise, à se purifier et à revivre un âge idéal pour l'Humanité, le discours millénariste émeut et mobilise tout à la fois. Ce fut le cas des juifs européens du dix-septième siècle qui s'enthousiasmèrent pour le prophète Sabbataï Tsevi (Scholem 1983) ou les Mélanésien qui attendaient sous la gouverne de leurs prophètes la venue de cargos chargés de biens multiples. Influencée par le millénarisme et le messianisme, l'utopie s'inscrit dans un temps linéaire jugeant le premier trop attentiste et le second trop irrationnel. L'utopie implique une volonté de transformer une situation précise devenue menaçante, voire aliénante. La dystopie est avant tout une construction littéraire qui démontre l'absurdité et l'incohérence du discours utopique dominant. L'uchronie décrit un monde différent de celui dans lequel nous vivons. C'est ainsi que l'on peut décrire la France sans la révolution de 1789 ou le Québec sans la révolution tranquille de 1960. Quant au messianisme, il se relie davantage au discours historique qu'au millénarisme qui nie la dimension linéaire de l'histoire humaine. Sous la gouverne de leaders charismatiques, le messianisme se heurte au pouvoir établi et annonce la venue de changements d'envergure. Ce fut le cas des *Canudos* ou des *Contestados* qui se heurtèrent au siècle passé au pouvoir politique brésilien. Le messianisme se combine parfois aux luttes d'indépendance nationale comme ce fut le cas au vingtième siècle. Le messianisme possède une propriété de mobilisation sociale que ne possède pas le projet utopique même s'il se concrétise parfois dans des projets précis comme ce fut le cas des tentatives fouriéristes. Ce pouvoir s'explique par la capacité qu'a le messianisme de s'articuler sur les expériences ancestrales d'une culture particulière dont il respecte les modes de pensée. En dernier lieu, il faut souligner que le discours historique, relié aux moyens de production et aux rapports de production, se veut le plus linéaire de tous.

L'utopie peut être classifiée selon d'autres critères. Mikhael Elbaz a distingué les utopies apocalyptiques des utopies politiques. Les premières visent moins la société comme telle que le groupe d'initiés où se manifeste une propension à l'auto-destruction au moyen de rationalisations incongrues. Les utopies politiques plongent d'emblée dans le projet de construire une société idéale pour tous. Il est loisible de distinguer aussi les utopies aristocratiques des utopies populaires comme le font certains chercheurs tels Burgua et Galindo (1982). Les utopies aristocratiques sont reliées à des productions écrites et elles commandent souvent une re-lecture de l'histoire au sens occidental alors que les utopies populaires s'axent sur un rapport oral et semblent moins articulées que les premières. En

général la longueur de vie des secondes dépasse de loin celle des premières car elles permettent de rassembler des ethnies et des cultures différentes au moyen d'un langage religieux attrayant aux yeux des plus démunis. Une autre distinction sépare les utopies banales et les utopies savantes selon l'opposition défendue par Maffessoli. Le concept d'utopie banale est productif à la condition de bien le cerner car il y a un risque d'intégrer plusieurs éléments disparates de la vie quotidienne. Il est manifeste que la notion d'utopie se présente comme une arme à double tranchant. Reliée à l'imaginaire social, elle permet un écart et une oxygénation de la société. Devenue système fermé, elle court à sa propre perte.

Les textes qui suivent mettent l'accent sur des dimensions complémentaires les unes des autres. Henrique Urbano traite de l'utopie andine. Il souligne avec raison l'importance de l'Espagne et du Portugal dans la diffusion du discours utopique en Amérique du Sud en particulier. Les thèmes de l'*Encubierto* ou du roi caché, de l'*El Dorado* et du *Paititi* sont présentés comme des éléments-clés de la construction de l'espace utopique andin, un véritable non-lieu selon l'auteur. Même si ce discours et les pratiques qui en découlent n'ont pas réussi à renverser le pouvoir colonial, il n'en demeure pas moins qu'ils ont transformé l'imaginaire inca à l'époque de la domination espagnole.

Gilles Brunel met l'accent sur deux types de discours messianiques l'un fortement axé sur un contenu économique et l'autre beaucoup plus libre par rapport au contexte socio-économique. En effet le discours messianique touchant l'*Inkarri* contient relativement peu d'allusions socio-économiques précises même s'il met l'accent sur la nécessité de l'ordre social. Par contre le discours mélanésien est plus articulé sur la nécessité de posséder en abondance des biens matériels. Des conditions historiques expliquent la production de discours messianiques aussi différents. Dans un autre article, Jean-Bernard Fabre fait état de la nécessité de distinguer deux Fourier. Si le premier possède des opinions anti-féministes, le second accorde une importance égale aux deux sexes. Sans cette distinction entre les deux Fourier, il s'avère difficile de bien comprendre la théorie de l'harmonie. Pour sa part Pierre Boudon présente une analyse de l'œuvre du graveur Piranèse, qui, selon lui, aurait joué un rôle aussi important dans la pensée utopique que Campanella, More ou Cyrano de Bergerac. Il entreprend de démontrer en quoi l'œuvre de Piranèse peut constituer une utopie négative. Face à cet œuvre l'observateur éprouve la sensation de la vacuité étrange car tous les ordres y sont présents (composite, classique, baroque) et cependant, il n'y a « rien ». L'analyse des utopies négatives ouvre donc des voies fort prometteuses à la compréhension de l'imaginaire social.

Luc Racine propose une classification des formes que prend l'imaginaire d'une société, qu'il s'agisse de mythe paradisiaque, de l'âge d'or, du royaume millénaire ou de la cité utopique. Il souligne qu'il existe des traits communs à toutes ces représentations de l'état idéal : absence de travail pénible, de

souffrance physique et morale, immortalité, communication parfaite avec autrui, fonctionnement harmonieux des rapports sociaux. Le mythe et l'utopie se distinguent l'un de l'autre par la localisation spatio-temporelle et les moyens pour y arriver. Analysant une nouvelle, Racine présente une communauté de télépathes appartenant au projet Arbalaid. Les pouvoirs télépathiques en question échappent à la science comme telle. Il est important de souligner qu'en plus de ces pouvoirs télépathiques un amour fusionnel articule cette utopie particulière. Vu le nombre considérable de récits de ce genre, il deviendra important de dégager des règles formelles concernant l'analyse du discours utopique axé sur la fiction. La contribution d'Andrée Fortin met l'accent sur les pratiques utopiques des groupes dits alternatifs au Québec. Fortin critique le marxisme classique et le fonctionnalisme pour leur incapacité à prédire le changement social et leur incapacité à reconnaître un ailleurs. L'auteure souligne que même si les projets alternatifs actuels sont centrés sur l'individu et son auto-croissance, il n'en demeure pas moins que l'on irait, selon elle, au-delà de la somme des narcissismes. Hypothèse intéressante, cette affirmation mériterait d'être vérifiée à partir d'analyses de cas portant sur plusieurs années. Fortin suggère de comparer les groupes alternatifs actuels et les marginaux du féodalisme tels les serfs fuyards, les juifs exclus du travail productif et les artisans libres. Ceux-ci deviendront les éventuels bourgeois qui marqueront l'histoire récente. Selon elle, il faut continuer de travailler dans la marge du système, dans les interstices disponibles. Ce travail alternatif n'engendrera pas nécessairement des changements sociétaux comme l'auteure le reconnaît elle-même. Il ne fait aucun doute que l'analyse des mouvements alternatifs et des mouvements sociaux constitue un terrain privilégié de recherche et d'analyse, la dimension utopique s'y glissant de manière subtile.

Si Fortin suggère de pénétrer les interstices du système, Paul Chamberland propose une stratégie moins institutionnelle, soit celle de pratiquer le ralenti. Il s'agit là d'une pratique de la dissidence qui consiste à mettre fin au flux ininterrompu de l'accumulation. L'auteur prône un désinvestissement de la réactivité combattante, militante et contestataire qui se vit sous forme d'écart. Cette pratique du ralenti nécessite une forme d'invisibilité. La tendresse, l'amitié et le compagnonnage ont encore leur place dans une telle approche mais le retrait dans le silence et l'obscurité éclairante prédomine. Nous sommes au-delà de l'utopie, nous pénétrons dans l'anti-utopie. Les métaphores matricielles proposées prônent une ouverture à l'Autre, ou radicalement autre, à la recherche paradoxale de l'énigme. Ce projet de dissidence, de ralentissement contrôlé, de fusion de l'un dans le tout connote un retour au mythe de la création et de la re-création du monde. Nous flirtons ici avec un nouveau millénarisme, un messianisme sans leader autre qu'une conscience translucide universelle. Nous entreprenons une longue marche au fond de nous-mêmes.

Pour Wunenburger la société occidentale pratique la pensée utopique et cette situation est dangereuse. Seule la transcendance « religieuse » permettrait, à son avis, d'en sortir.

Le discours et la pratique utopique ne disent pas tout du social et de l'individuel. S'ils constituent une étape individuelle et collective nécessaire, un écart salutaire vis-à-vis les contraintes du réel, ils ne peuvent générer toute la complexité nécessaire à des univers différents et ils ne peuvent mobiliser tous avec la même efficacité. Les discours et les pratiques utopiques constituent donc « des pièges à pensée ». L'utopie accompagne la dissidence actuelle mais elle n'est pas un projet intégral de dissidence.

RÉFÉRENCES

BURGUA M. et A. Flores Galindo

1982 « La Utopia Andina », *Allpanchis*, XVII, 20: 85-102.

SCHOLEM G.

1983 *Sabbataï Tsevi, Le Messie Mystique 1626-1676*. Collection: Les Dix Paroles. Paris: Verdier.